

Trente-deux lettres inédites à André Breton

Pierre Reverdy

Volume 3, numéro 1, avril 1970

Problèmes de technique romanesque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500114ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500114ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reverdy, P. (1970). Trente-deux lettres inédites à André Breton. *Études littéraires*, 3(1), 97–120. <https://doi.org/10.7202/500114ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

TRENTE-DEUX LETTRES INÉDITES À ANDRÉ BRETON 1917-192[4]*

pierre reverdy

1.

[Paris, le 1^{er} avril 1917.]

Monsieur,

Votre poème « André Derain » passera dans Nord-Sud après avril, le numéro de ce mois étant prêt.

La place nous est comptée, mais je prendrai connaissance, toujours avec plaisir, de ce que vous m'enverrez.

Pierre Reverdy.

2.

[Sorgues, le 11 juillet 1917.]

Monsieur,

J'avais justement l'intention de faire paraître dans le prochain Nord-Sud votre poème « L'an suave ». Mais pour établir librement et en temps voulu ma mise en pages, il faut que je puisse sans restrictions disposer des manuscrits qui me sont confiés.

Vous serez donc bien aimable de me faire parvenir sans retard le poème indiqué tel que vous tenez à le voir paraître.

* La Bibliothèque Royale de Belgique possède dans sa section « Réserve précieuse », sous la cote F.S. IX 1223, un lot de trente-deux lettres autographes adressées par Pierre Reverdy à André Breton. Leur description se trouve dans la publication suivante, pages 176 à 187 : « *Bibliothèque de Madame Louis Solvay* / III / Éditions originales et autographes / d'écrivains français contemporains / Catalogue rédigé sous la direction de Marie-Thérèse Lenger par Jean-François et Martine Gilmont, Nathalie Grunhard et Jean Warmoes / BR / Bruxelles / Bibliothèque Royale de Belgique / MCMLXVI ».

La numérotation des lettres que nous avons adoptée, respecte celle du *Catalogue* de la Bibliothèque Royale, auquel nous devons encore la restitution des dates pour la plupart des autographes.

Nous remercions vivement M. Georges Colin, conservateur, de nous avoir autorisé à publier cette correspondance.

Pour me faciliter la besogne quant à ceux que je voudrais faire paraître à l'avenir, agissez de même et m'envoyez les textes définitifs.

Bien cordialement vôtre.

Pierre Reverdy.

3.

[Paris, le 10 janvier 1918.]

Monsieur,

Je crois vous avoir déjà dit ce que je pensais de vos poèmes. Si je me répète, pardonnez-moi. Je trouve que vous avez un métier sans défaut et qu'on ne saurait guère trouver à redire à vos poèmes quand on les envisage sans aucun parti pris de tendances. Mais mes efforts, mes recherches ne sont pas dans le même sens que les vôtres et ce disant je ne vous apprends rien. C'est pourquoi vous ne figurez pas tous les mois au sommaire de Nord-Sud. Pourtant je n'ai pas cessé de vous considérer comme collaborateur de ma revue et vous le prouverai.

Vous devez vous rappeler que vous m'avez demandé vous-même de ne pas publier le poème « André Derain », après me l'avoir confié.

J'ai trouvé Louis Aragon très intéressant et un peu dans les mêmes tendances que vous. N'est-ce pas ?

Les Solstices ne reparaitront-ils plus ? J'étais heureux de vous y voir collaborer.

Bien à vous.

P. Reverdy.

4.

[Le 8 avril 1918.]

Mon cher ami,

Je regrette de ne pas avoir été chez moi le jour où vous êtes venus me voir.

Votre poème me plaît et paraîtra dans N.-S., qui paraîtra aussi à la fin du mois, j'espère. Je vous ai dit que sa parution ne dépendait pas seulement de ma volonté. Je crois que c'est réglé au mieux de votre bienveillant désir.

Je crois que l'orientation qui se dessine dans votre dernier poème serait heureuse et donnerait de bons fruits. Votre talent trouvera mieux par là sa libre discipline.

Donnez mes amitiés à Aragon ainsi qu'à Soupault, et à ce dernier mon adresse en même temps.

Veuillez aussi dire à Aragon que la très gracieuse (!) Mlle Monnier lui a fait payer trop cher un volume de moi. Merci. Je serais à Paris fin du mois.

Reverdy.

*La Fourmandière à Cormes, par La Ferté
Bernard, Sarthe.*

5.

[Paris, le 30 avril 1918.]

J'ai bien regretté, mon cher ami, de ne pas être là quand vous êtes venu. C'est que je pars le matin assez tôt de chez moi pour me trouver vers 11 heures chez un ami pour déjeuner.

Je pensais que vous prendriez la précaution de me prévenir d'un mot. Soupault est venu à l'improviste et m'a trouvé. Je croyais d'ailleurs que vous viendriez ensemble.

Passez mercredi par exemple, vers 9 $\frac{1}{2}$ - 10 heures du matin. Je n'ai pas osé vous donner un rendez-vous, car j'en attends un moi-même, très important, depuis mon arrivée, de quelqu'un qui, par négligence, me fait perdre beaucoup de temps, et d'occasions de voir mes amis ; si je vous fixe une heure et un jour, ce sera justement à ce moment-là qu'il faudra m'absenter. Essayons mercredi ou au hasard n'importe quel matin vers dix heures, plutôt avant. Bien à vous.

Reverdy.

6.

[Paris, le 1^{er} mai 1918.]

Mon cher ami,

Paulhan m'avise ce soir que, encore malade, il ne peut me fournir son article pour ce mois.

Transposons si vous voulez et adressez-moi sans tarder votre article. Est-il écrit ? Si oui, je l'attends par retour du courrier.

Urgent.

Bien amicalement.

Reverdy.

7.

[Paris, le 24 mai 1918.]

*Mon cher ami,**Je suis à Paris pour quelques [...] ¹. Venez me voir avec Aragon, mais prévenez-moi par un mot de votre venue.**Pouvez-vous prévenir Soupault ?**À bientôt.**Reverdy.*¹ Le mot manque.

8.

[1918 ?]

*Mon cher ami,**Pour votre article, le plus tôt serait le mieux.**Hâtez-vous, tout le reste du n° est prêt.**Amicalement.**P. Reverdy.*

9.

[Paris, le 30 (mai ?) 1918.]

*Mon cher ami,**Vous aurez, peut-être, enfin, une carte de moi où vous verrez que je vous avais choisi pour prévenir nos amis de ma présence à Paris. J'ai manqué de flair. Aragon, plus perspicace, est venu, ayant reçu N.-S. et il m'a trouvé. Il m'a appris votre départ. J'ai bien regretté de ne pas vous voir.**Je suis très touché des sentiments que vous m'exprimez et heureux de les avoir éveillés en vous. Vous êtes tous trois, avec Aragon et Soupault, des amis que je suis fier et heureux d'avoir gagnés. Votre jeunesse, votre sincère pureté me donnent une satisfaction que l'on a bien rarement en art. Dans cette... carrière (!), on trouve plus généralement de l'envie (si c'est bien), une satisfaction maligne et fielleuse (si c'est mal). Toutes sortes, enfin, de rivalités mauvaises. Aussi, quelle joie de rencontrer quelques amitiés désintéressées. C'est donc moi qui serai votre obligé.**Bien amicalement vôtre. Écrivez-moi souvent.**P. Reverdy.*

10.

[Cormes, le 16 juin 1918.]

Mon cher ami,

Pardonnez-moi ! je vous demande de surseoir au jugement littéraire que vous me demandez. Je ne suis pas tout à fait sorti d'une période d'accablement physique et moral pendant laquelle, tout souci littéraire s'effaçant de ma mémoire, il n'y a plus que brouillard et dégoût comme après le passage sommaire du chiffon sur une ardoise. Le moindre effort épistolaire m'est presque impossible. Ce n'est que quelque temps heureusement, mais l'abêtissement est complet. Aucun sursaut. La seule consolation dans un passage pareil, c'est qu'il n'est pas le premier et que je suis bien sorti des autres. Enfin, aujourd'hui, cela va un peu mieux, puisque j'entreprends de réparer le retard d'une correspondance accumulée.

Je vous ai adressé N.-S. à votre adresse de Pantin, mais je vous ai fait expédier un autre numéro après avoir reçu votre lettre.

Vous qui n'êtes pas dans mon état, écrivez-moi. Parlez-moi de tout ce que vous voudrez et qui vous intéresse. Vous contribuerez ainsi à faire gagner le souci littéraire sur tous les autres qui ont pris le dessus dans cette période. Si vous écrivez à Aragon, demandez-lui s'il a reçu ma lettre, dites-lui de m'écrire et faites-le vous-même.

Je suis au fond d'un abîme avec l'impression décourageante que je n'en sortirai pas. Et Paris menacé, la guerre et tant de choses qu'on ne peut dire qu'à soi !

Je suis très amicalement vôtre.

Pierre Reverdy.

11.

[Paris, le 27 juin 1918.]

Mon cher ami,

Merci pour la coupure que j'ai reçue en triple exemplaire puisque Aragon et Soupault ont eu comme vous l'aimable attention de me l'adresser.

En effet, cette critique ne manque pas de sens. Il y a même pour moi un éloge dans le reproche des fenêtres. Il faudrait parler de ça. Ce qui prouve que ces lignes ne sont pas vaines.

Je ne reçois jamais Écrits nouveaux. Si vous les avez en double, défaites-vous de l'exemplaire en ma faveur. Et les Marges, les avez-vous eues ? Je voudrais bien les voir.

Aussitôt arrivé à Paris, j'ai écrit à Aragon, qui ne vient pas. C'est donc qu'il n'est pas là.

Bien amicalement vôtre.

Reverdy.

12.

[Cormes, le 4 juillet 1918.]

Mon cher ami,

Je vous remercie de m'avoir envoyé le n° des Marges, qui est d'ailleurs sans intérêt. On m'en avait parlé, à tort, sur un autre ton.

J'ai bien reçu à temps votre mot au sujet de la note à ajouter à votre poème. Mais ce n° paraîtra-t-il ? Tant d'éléments insurmontables s'y opposent. J'attends votre article dans l'Éventail (quel numéro ? le dernier que j'ai reçu ne le contenait pas) pour le détester comme vous le prévoyez, peut-être plus... après Calligrammes ! (Je n'aime ni les Italiens futuristes, tapageurs, indécents, ni Walt Whitman¹.) Quel déclin d'un astre trop prétentieux ! Votre titre est trouvé et me plaît. Hâtez-vous de le mettre sur la couverture du livre attendu.

Je suis la plupart du temps écœuré de ce qu'écrivent sur moi ceux qui ont l'air d'avoir quelque goût pour ce que je fais. Surtout quand je lis, à côté, ce qu'ils écrivent sur des gens dont ils avouent ne pas aimer trop la production. Sur le papier, les sentiments ont l'air d'avoir changé. Est-ce parce qu'ils se contentent de louer sans frein ceux qu'ils négligent et qu'ils veulent prendre la peine de juger sainement ce qui les intéresse ? Le résultat est que leur critique, pour ceci, devient froide, sans enthousiasme et pleine de jugements faux. On accroît tous les jours sa conviction qu'il faut se méfier des meilleures volontés, des meilleures apparences, et qu'il faudrait se taire quand on vous demande de vous expliquer. Toute la littérature m'écœure, mon cher ami, bêtes et gens !

Ne vous affolez pas surtout sur mon état de santé. Je vous ai montré un coin aigre de mon cœur pour vous dire ensuite

combien j'ai été touché et doucement ému par la critique d'Aragon. Le connaissant peu, j'avais bien le droit de ne pas m'attendre à une étude aussi spéciale de sa part. J'ai rarement lu, sur mon compte du moins, un article d'une compréhension sensible aussi parfaite. Je voudrais avoir son adresse pour le féliciter, le remercier.

Je voudrais aussi pouvoir parler un peu avec lui, pour lui dire que le seul terme à retoucher dans son article, c'est le mot noter à la fin. Il ne faut pas laisser durer cette explication facile qu'on a donnée à tort d'un art dont la pureté déroute : la notation. Ce ne sont pas des notations, on ne note pas. Mais au lieu de créer au moyen de l'explication d'une émotion (on expliquait pour essayer de faire sentir la même chose = Il pleure sur mon cœur comme il pleut sur la ville, par exemple), on ne prend plus que le résultat de cette émotion qui est élément, matière d'art. Ainsi on présente une œuvre, au lieu de représenter une anecdote de quelque ordre soit-elle. Je trouve que c'est le summum de la création artistique. Je vous ferai remarquer qu'il y a peu de gens qui en soient là. Ils s'arrêtent tous à la représentation, pure ou impure.

Ma femme vous envoie ses salutations. Je suis votre ami.

P. Reverdy.

¹ Reverdy écrit : « Walt-Withman ».

13.

[Paris, le 23 août 1918.]

Mon cher ami,

Je ne m'explique pas votre long silence. Qu'y a-t-il ? Ma lettre vous a-t-elle déçu ?

Un prochain numéro va paraître de N.-S. et j'espère, si on m'y aide un peu, pouvoir continuer à en publier d'autres. Il faudrait pour cela quelques fonds que, malheureusement, personne ne songe à me fournir.

En tout cas, pour le n° 16 en hypothèse, pouvez-vous m'envoyer votre article sur le lyrisme dont vous m'aviez parlé ?

J'espère une réponse.

Reverdy.

14.

[Paris, le 18 (?) septembre 1918.]

Mon cher ami,

Je ne suis pas fâché, mais je suis malade ; très malade depuis le soir du jour où je vous ai écrit ma lettre après avoir reçu la vôtre. Non pas à cause de cela, certes, mais à cause de tout. Enfin, un brusque accès de neurasthénie me prenant en pleine nuit m'a fait abandonner mon travail, pour toujours, pensai-je, et pour aller vivre mes quelques dernières heures dans mon cher pauvre logis. Ce furent quelques heures effroyables, impossible de vous les décrire et d'ailleurs inutile : maintenant que je me suis repris par cette vieille ennemie, de 10 ans déjà, je me maîtrise mieux et un régime sommaire rigoureusement suivi m'aide à supporter cette emprise terrible des nerfs.

Mais obligé de garder le travail lucratif et de le préférer au mien propre, j'ai dû tout interrompre, roman et poèmes et articles. Vous allez m'obliger à un effort qui me ruine. Mais il faut lutter, n'est-ce pas ? quand même, et tout le monde est impitoyable. Même ceux qui verseront une larme à la mort de celui qu'ils auront contribué à faire mourir. Cela se produit du reste de père à fils, à plus forte raison d'amis à amis, d'ennemis à ennemis.

Je vais essayer de faire une page pour Nord-Sud et comblerai l'autre avec quelque autre chose.

J'ai vu Soupault¹ et Aragon et espère les revoir tout à l'heure.

Je les attends.

Bien amicalement vôtre.

Reverdy.

¹ Reverdy écrit : « Souppault ».

15.

[Paris, le 28 septembre 1918.]

Mon cher ami,

Avez-vous reçu N.-S. ? Pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? J'aimerais avoir de vos nouvelles.

P. Reverdy.

16.

[Paris, le 30 septembre 1918.]

Mon cher ami,

Je suis très heureux à l'idée que vous êtes là pour longtemps, car nous allons pouvoir nous voir souvent. J'ai écrit à Soupault pour lui dire combien votre visite m'a fait plaisir ce matin. Revenez tant que vous pourrez. Si vous n'êtes pas libre à toute heure, venez quand vous l'êtes. J'espère bientôt pouvoir être heureux entre 5 et 9, sans l'idée de regagner le journal dans les ténèbres écœurantes. Vous pourriez venir à 5 heures en sortant du Val de Grâce, et même alors sans doute de 10 heures à 12. Enfin, je parle un peu pour moi, car vos visites me sont salutaires : à cause des idées que nous échangeons et de la distraction qui oriente ¹ mes idées vers de plus saines aspirations.

Revenez le plus tôt possible.

J'ai lu votre article dans l'Éventail, vous êtes terrible . . .

Votre adresse au Val ? J'ai oublié.

Bien amicalement vôtre.

P. Reverdy.

¹ Reverdy a écrit : « orientent ». Le lapsus est évident.

17.

[Paris, le 9 octobre (1918 ?).]

Mon cher ami,

Paulhan viendra sans doute jeudi matin vers 10 heures, pouvez-vous en faire autant ?

Il faut que je vous parle de Autant-Lara !

À bientôt.

P. Reverdy.

18.

[Paris, le 12 octobre 1918.]

Avez-vous reçu mon mot ?

Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Paulhan non plus ? Aragon vient-il ? Je vous attends. Venez-vous dimanche ?

Le 20, Autant viendra, il faut que vous y soyez.

Reverdy.

19.

[Paris, le 21 novembre 1918.]

*Mon cher ami,**J'aimerais vous revoir. Je vous chargerai de quelque chose, rappelez-le-moi.**J'espère avoir trouvé un journal de jour. Ce serait une grande joie, car ma vie en serait un peu changée et elle en a bien besoin.**Mais alors il faudrait vous arranger pour venir me voir le soir. Il est vrai que la guerre est finie et qu'on va vous lâcher, je pense.**En tout cas, ce ne serait qu'à partir de lundi. Venez donc avant, un matin.**Et Aragon ? Vous ne m'en parlez plus.**Bien à vous.**P. Reverdy.*

20.

[Paris, le 23 décembre 1918.]

*Mon cher,**J'ai besoin de vous et, si vous pouvez venir d'urgence, faites-le.**À bientôt.**Reverdy.*

21.

[Paris, le 21 janvier 1919.]

*Mon bien cher ami,**Qu'y a-t-il ? Je ne sais ce qui vous arrive, mais vous m'avez jeté dans l'anxiété. Il n'y a rien à dire. On a toujours peur de trop appuyer. Mais ne craignez ou ne feignez de craindre jamais de m'importuner en venant me voir. Je me suis habitué à vous et vous avez dû voir combien ma froideur apparente cache autre chose. C'est une mince enveloppe entre moi et le monde extérieur. Vous l'avez fait fondre. Merci de m'avoir prévenu dans votre désarroi. C'est une attention, vous en êtes plein. Rare privilège d'une nature rare.**Venez me voir dès que vous pourrez.**Votre ami.**P. Reverdy.*

22.

[Paris, le 25 janvier 1919.]

Mon cher ami,

Pour ne choquer personne, je dois dire que vous êtes un des rares dont je reçoive quelque hommage avec plaisir. Alors que de presque tout le monde les compliments, protestations d'admiration, etc., etc., me semblent fades, insincères ou injustifiés, de vous tout cela me touche au plus profond.

Je me suis habitué à vous et c'est toujours avec une joie véritable que je vous vois à ma porte. Et si vous saviez à quel point sont rares les gens avec qui l'on peut parler, vous comprendriez ce que vaut pour moi de pouvoir le faire avec vous aussi amplement et avec tant de plaisir.

Il est plus rare encore d'être aimé comme on voudrait l'être et de qui, à part vous, pourrai-je me dire content à ce sujet ?

Je crois que la sympathie entre vous et Braque est réciproque et c'est une chose dont j'étais déjà sûr.

Je vais envoyer à l'Éventail, parce que c'est vous qui me les demandez, quelques poèmes. J'attends avec impatience votre étude sur la poésie nouvelle. C'est grave. À ce sujet, je ne voudrais pas que la conférence sur moi chez R. vous empêchât d'écrire l'article dont vous m'aviez parlé. L'une d'ailleurs peut contenir la matière et ne pas demander complètement double travail.

Demandez S.V.P. à Soupault la lettre de Matisse et les Chants de M. Ce Bemomerd me crispe, il faudra bien faire quelque chose.

J'envoie 2 poèmes, dont celui-ci, qui vous est dédié.

Je vous attends toujours et vous aime.

P. Reverdy.

23.

[Paris, le 11 février 1919.]

Mon cher ami,

Voilà que Rosenberg me presse et je ne sais encore rien sur les interprètes. Si vous en avez encore le courage, faites vite et fixez-moi aussitôt sur les réponses que vous aurez. Si Bertin et sa femme n'en sont pas, il faudra trouver une autre pianiste (Soupault m'en a parlé) et le comédien de l'Odéon dont je vous avais parlé et que j'ai vu chez Monnier, Soupault le connaît, je crois.

Je vais, en sortant, passer chez Rosenberg pour le faire patienter encore deux ou trois jours, pour éviter des frais supplémentaires et fixer les dernières conditions.

Veuillez me donner aussi des adresses et dire à Soupault de me donner les siennes.

Merci et à bientôt.

Reverdy.

24.

[Paris, le 20 février 1919.]

Mon cher Breton,

Je vous aime trop pour vous écrire tout ce que votre lettre suscite en moi. Vous devez vous en douter et à quel point je me retiens. Si c'est cette crainte qui vous retient et vous a peut-être été inoculée par quelqu'un, ne faites même pas d'article. Si vous ne craignez pas trop qu'on vous accuse d'être mon disciple, vous lirez des poèmes parce que j'aime la gravité de votre voix et comment vous la dirigez. Mais sachez bien que je ne compte plus sur vous pour rien. Vous avez déjà agi de même pour un article de Nord-Sud ! J'ai la terrible naïveté de compter sur les autres plus que sur moi-même. Et chaque fois l'événement m'apprend que je n'ai qu'à compter sur moi.

Cocteau est venu me voir à votre sujet. Il m'a dit des choses que je voudrais contrôler. Je ne déteste pas Gide. Je-ne-le-connaiss-pas. Il me déplaît assez qu'il est ces dessins au mur¹. Je regrette de les avoir publiés. Je déteste l'esprit qui se délecte à ce mot littérature — trop, beaucoup trop fin pour moi.

Le monde me désole.

Reverdy.

¹ Phrase obscure. Il faut sans doute lire : « . . qu'il ait . . »

25.

[Paris, le 22 février 1919.]

Mon cher ami,

Avec mon tempérament et mon caractère, je suis destiné à recevoir constamment des leçons. Vous êtes venu vers un Reverdy terrible et vous en avez découvert un plein de faiblesse. Voilà tout. Ce n'est que le jour où ma méfiance et ma misanthropie seront assez fermes qu'il ne m'arrivera

plus d'aventures pareilles. Mais hélas ! je me laisse encore prendre à fond, et ne suis pas de ceux qu'une légère indifférence permet de fréquenter tout le monde avec . . . cœur. Songez que je ne vois personne, que je ne vais chez personne et que, chez moi, j'ai le droit d'être qui je suis. Avant tout Braque. Mon attitude envers lui, de prime saut vous l'avez approuvée et sachez que, si je l'ai tiré pour vous de son égoïste indifférence, c'est à force de lui dire et redire du bien de vous. De votre côté, rappelez-vous ce que vous me disiez d'après Apollinaire et les autres et ce que je vous en ai dit, comme je l'ai défendu. Je trouve ce qu'il m'a fait odieux, autant que ce qu'il peut reprocher à Salmon, qu'il met tous les jours plus bas que terre, et mon attitude est en conséquence. Vous me trouvez, à présent, trop jeune à votre égard. Je comprends très bien ce que vous voulez dire. Vous ne l'eussiez pas dit avant de me connaître et même si j'avais agi envers vous comme Apollinaire le faisait. Et quelle expérience, que d'épreuves nous séparent ! Vous ne le savez pas, malheureux.

Quant à Gide et à Valéry, mon cher, voici. Je puis m'être trompé à votre égard, votre attitude après notre liaison a pu me tromper. Je ne vous connaissais pas. Vous aviez le loisir de me connaître, mes livres et . . . Nord-Sud. Je croyais, vous voyant (venir ¹) vers moi, qu'entièrement vous preniez une orientation comme je l'entends . . . uniquement. Vous voulez tenir à tout. Mais moi, mon cher, je ne peux pas. Je ne vous ai parlé violemment qu'à l'égard d'un esprit qui me dégoûte et que vous veniez opposer au mien chez moi. Littérature me déplaît ; votre revue, je ne peux pas plus en approuver l'esprit que celui de telle autre. Rappelez-vous, vous qui avez une conscience, ce que vous m'avez dit du titre que je vous avais proposé. Étant tellement de votre goût, vous en avez pris un autre, à vos dires imposé. Alors, à quel plan suis-je passé dans votre estime ! Vous ne prétendez pas, j'espère, m'entraîner dans le sillon de personne ! . . . et de personnes bien plus âgées que moi . . . Je renonce à me faire comprendre et je serais fou si j'y avait jamais prétendu. Mais vous me désillusionnez et la désillusion est ce que je redoute le plus au monde, parce que je sens combien j'en ai encore à avoir. Mais sachez que : Je ne regarde pas la vie à la lorgnette de l'Art, mais bien l'Art au microscope de la vie. Cela peut tout de même vous éclairer sur certaines attitudes où il faut sacrifier une chose à une autre.

Vous m'en donneriez mille approbations de plus de votre titre que ça ne m'en isolerait que davantage dans mon... désintéressement.

Ne m'avez-vous pas dit : « Cocteau a très bien lu » ? Je ne comprends pas votre attitude injuste envers lui, alors ?

Ne craignez pas que je parle de vous en d'autres termes que ceux que j'ai jusqu'à présent employés en pensant à vous. Il y a une différence, comprenez-vous, Breton, entre l'attitude de Braque, par exemple, et la vôtre à mon égard. La vie me navre parce que, finalement, c'est vers lui que vous irez. Vous n'aurez qu'une surface et tout ira. J'ai le tort de me livrer trop et c'est ce qui oblige à tout casser. Mais si cela résiste plusieurs fois, c'est plus solide, quoique parfois très... Cela ressemble un peu à un objet mal raccommodé avec de la forte colle, très grossière.

Vous dites : « En tout, quel petit rôle joue l'estime ! » Oui, et vous qui ne me suivez plus depuis une semaine ou deux ! Vous allez aussi prendre la formule : « Trop mauvais caractère ! » Quel rôle joue l'estime en tout ! bien petit, comme le caractère des gens.

Cocteau n'a rien dit entre nous deux. Il m'a dit des choses qui me regardent assez peu d'ailleurs, mais que, parce qu'elles vous touchent, vous, Soupault et Aragon, j'aurais voulu contrôler. Je ne doute pas de votre attitude envers moi.

Mais n'est-il pas regrettable que vous m'ayez donné une leçon de sentiments, vous si jeune à mon égard ?

Dorénavant et pour autrui, un peu plus de réserve et aussi, peut-être, moins attendre (moi qui suis si peu l'imperméable, mais tout de même ça commence).

J'ai tout de suite pensé, à cause d'une raison de votre lettre et sans aucune idée d'équivalence d'ailleurs, à Huidobro, qu'on a détaché de moi (Dieu sait s'il m'aimait et me le disait !) en lui suggérant qu'on l'appellerait mon disciple ! C'est tout de même pénible.

Après tout ça, vous me dites de compter sur vous pour lire les poèmes. Et au dernier moment, ne me direz-vous pas non ? Alors, j'ai dit ne plus avoir confiance en vous pour des choses de ce genre. Elles n'ont peut-être pas la même importance pour vous que pour moi, qui généralise toujours du fait au principe.

Bien à vous.

Reverdy.

¹ Mot manquant que nous restituons.

26.

[Paris, le 9 avril 1919.]

*Mon cher Breton,**Quelqu'un me demande de connaître cette première version de l'Imperméable que vous détenez. Voulez-vous me la faire parvenir dès que vous pourrez ? Vous serez bien gentil.**Pensez aussi au livre.**Bien vôtre.**Pierre Reverdy.*

27.

[Paris, le 18 mars 1922.]

*Mon cher André Breton,**Je vais quitter Paris bientôt et sans doute pour longtemps. J'aimerais vous voir avant et, en dehors du plaisir que me donnent toujours vos visites, je voudrais vous parler d'une affaire.**Prévenez-moi.**Bien à vous.**Pierre Reverdy.*

28.

[Paris, le 21 décembre 1922.]

*Cher ami,**Voudriez-vous avoir la grande obligeance de passer chez Picasso le plus tôt qu'il vous sera possible ? Il m'est impossible de vous écrire longuement : on vient de me faire une opération très douloureuse dans l'oreille. Il vous dira l'objet de la visite que je vous demande de lui faire. Mais surtout retenez que le temps presse . . . Je suis dans une position très incommode . . .**Si vous ne pouviez pas ou si vous restiez, après l'avoir vu, dans un doute quelconque, prévenez-moi. C'est très, très urgent.**Bien à vous.**P. Reverdy.*

29.

[Paris, le 30 décembre 1922.]

*Cher ami,**Une lettre de Picasso m'apprend que vous êtes allé chez lui le jour où je vous avais écrit.**Je vous remercie de cette amicale diligence. Je vais mieux et j'espère, aucune complication ne survenant, être bientôt guéri.**Merci encore et croyez-moi tout vôtre.**Pierre Reverdy.*

30.

[Paris, le 10 janvier 1923.]

12, rue Cortot.

*Bien cher ami,**Votre lettre m'est une grande joie. Je vous ai toujours dit combien j'aurais de plaisir à vous voir. Si ce plaisir n'est pas moindre chez vous, je ne vois pas pourquoi autre chose nous empêcherait de nous y livrer. Je comprends votre mélancolie et vous devez deviner la mienne ; dans cet ordre de choses, elle ne date pas d'hier. Je pensais que la conjoncture était propice, assez malheureusement, et devait tout aplanir. Hélas ! il ne faut pas s'attendre à de bien grands gestes à notre époque limitée. Il semble qu'on ait peur en ouvrant les bras de toucher les bornes redoutables de l'infini. Dites-moi quand vous êtes ordinairement chez vous, je vous rendrai visite. Et vous-même, reprenez un peu le chemin accidenté de la rue Cortot, je crois que nous aurons toujours quelque chose à nous dire.**Je présente mes hommages à votre femme et vous assure de ma réelle amitié.**P. Reverdy.*

31.

[Paris, le 23 octobre 192(4 ?).]

*Mon cher ami,**J'ai reçu tout à l'heure votre livre. Au premier coup d'œil jeté sur votre émouvante préface, je vois — je m'y attendais — que rien ne nous sépare radicalement. Je n'ai même jamais*

prétendu que les rapports perçus par l'esprit (quelle part de l'esprit ? ni la raison ni la pensée) l'étaient consciemment. Je ne suis pas — et vous me l'avez brutalement reproché — un penseur. Je suis, plus que tout autre, je crois, un auteur inconscient. Je raisonne difficilement, mes facultés me l'interdisent. C'est moi qui, extrêmement jeune encore, au collège ou en étant à peine sorti, disais à mes camarades : « Il n'y a de réel que le rêve ». Je ne vivais que par lui d'ailleurs. Et ce n'est que grâce à lui que j'ai pu sortir du silence beaucoup plus tard. Mais j'aimerais infiniment avoir avec vous une conversation plus longue. Vous me feriez un réel plaisir en venant me voir tel jour que vous me fixeriez et en principe tous les jours vers 6 heures du soir.

Venez.

P. Reverdy.

32.

[...]

Mon bien cher ami,

Quand on n'a pas de chance, tout ce que l'on fait va mal. C'est moi qui suis désolé maintenant d'avoir peiné votre ami. Je n'en avais nullement l'intention. Au contraire, c'était une plaisanterie sympathique. Je comprends toujours mal les choses, ma seule bêtise en est cause et en ce moment rien ne me réussit. Il eût sans doute mieux valu que vous m'envoyiez ces poèmes vous-même, comme je vous l'avais demandé. C'était un jeu entre nous, appelez-vous. Je n'ai aucune raison d'être hostile à M. Baron, je trouve ses poèmes de Littérature meilleurs que celui qu'il m'a envoyé. Ce qui m'intéressait surtout, après ce que vous m'aviez dit de l'auteur, c'était de vous juger, vous, tout franchement, après vous avoir un peu perdu de vue, à travers votre enthousiasme. Ce qui me plaît assez dans votre mouvement, c'est un certain détachement de la chose à laquelle on devrait le plus tenir logiquement. C'est là que je voudrais trouver de la sincérité et non pas une apparence. Autrement . . . Et je tombe toujours sur des gens féroces. Férocement blessés, scandalisés, brouillés, ambitieux, etc., etc. Je comprends mal les choses et je m'étonne, pauvre moi qui ai toutes ces faiblesses et qui les avoue, qui tiens à tout et qui n'ai aucune cuirasse sur le cœur.

Faites mes excuses à votre ami. Pardonnez-moi. J'ai tant d'ennuis moi-même et un sacré bourreau de caractère que vous ne pouvez pas comprendre, moi non plus d'ailleurs ; on ne saurait que le plaindre si on m'est attaché.

À bientôt, quand vous voudrez, et merci.

P. Reverdy.

*Dites-moi quand vous êtes chez vous, je passerai vous voir*¹.

¹ Écrit au verso.

notes

lettre 1. — 1^{er} avril 1917

— P. Reverdy fonde *Nord-Sud* en 1917 pour « réorganiser » les lettres, malgré la guerre. Il veut encore favoriser un regroupement autour d'Apollinaire. Voir *Nord-Sud*, n° 1, 15 mars 1917, p. 2 (texte liminaire). La revue aura seize numéros, elle disparaîtra en octobre 1918.

— Le poème « André Derain » paraîtra dans le numéro 12 de *Nord-Sud* (février 1918, p. 13). Reverdy en reparle dans sa lettre du 10 janvier 1918. L'admiration de Breton à l'égard du peintre est bien connue. Cf. M. Sanouillet, *Dada à Paris*, « Appendice », p. 440 : « Mes peintres préférés sont Ingres, Derain ; je suis très sensible à l'art de Chirico » (lettre à T. Tzara, 22 janvier 1919). En 1928, Breton rectifiera, à propos de Matisse et de Derain : « Voudraient-ils maintenant faire amende honorable à l'esprit, qu'ils sont à tout jamais perdus pour les autres comme pour eux-mêmes » (*Le Surréalisme et la peinture*, nouv. éd., Gallimard, 1965, p. 9).

lettre 2. — 11 juillet 1917

— *L'An suave* paraîtra dans le numéro 6-7 de *Nord-Sud* (août-septembre 1917, p. 27).

lettre 3. — 10 janvier 1918

— Sur André Derain, cf. *supra*, lettre 1.

— *Nord-Sud* accueillera aussi les productions de L. Aragon. Pour la bibliographie, voir M. Sanouillet, *op. cit.*, p. 69, note 4.

— *Les Solstices*, « Revue mensuelle de littérature et d'art », commençant à paraître en juin 1917 (Paris, in-8).

lettre 4. — 8 avril 1918

— « Sujet », d'André Breton, paraît dans *Nord-Sud* en avril 1918 (n° 14, p. 14).

— Pour la bibliographie des articles de Ph. Soupault parus dans *Nord-Sud*, cf. M. Sanouillet, *op. cit.*, p. 69, note 1.

— Adrienne Monnier (1892-1955), libraire, avait reçu le dépôt des ouvrages de P. Reverdy, comme de sa revue. Elle a raconté comment, à vingt ans, elle avait rencontré le poète, « qui n'avait encore rien publié », alors qu'elle était secrétaire d'Yvonne Sarcey à l'Université des Annales (*Rue de l'Odéon*, Albin Michel, 1960, p. 24). Sa boutique, 7 rue de l'Odéon, allait devenir célèbre, attirant des visiteurs aussi illustres que Gide, Valéry, Claudel, Apollinaire...

Le livre payé « trop cher » par Aragon pourrait être *les Ardoises du toit*, dont l'achevé d'imprimer est du 15 mars 1918.

lettre 6. — 1^{er} mai 1918

— L'article de Paulhan parut quand même dans le numéro 15 de *Nord-Sud* (mai 1918) sous le titre : « Le reproche que l'on fait aux lieux communs ne tient pas debout ; et ce qui s'en suit ». Breton n'eut pas à envoyer à Reverdy la copie qu'il lui demandait si instamment.

lettre 8. — 1918 [?]

— L'enveloppe de ce billet ne porte pas de cachet postal. L'« article » mentionné pourrait être celui que Reverdy réclame dans sa lettre du 1^{er} mai 1918, mais, plus vraisemblablement, il s'agit d'un certain « article sur le lyrisme » que Reverdy comptait faire paraître dans le numéro 16 (et dernier) de *Nord-Sud*... et que Breton n'écrira pas, au grand désappointement de son ami (cf. lettre 24). De ce projet, il est encore question dans une lettre de Reverdy à Breton, datée du 7 septembre 1918, citée par H. Pastoureau in « Des influences dans la poésie présurréaliste d'André Breton » (*André Breton, Essais et témoignages*, M. Eigeldinger éd., pp. 148 et sq.).

lettre 9. — 30 mai [?] 1918

— La fidélité exemplaire des fondateurs du surréalisme envers Reverdy est, une fois de plus, attestée par cette phrase émue d'Aragon, écrite au lendemain de la mort du poète à Solesmes : « Il était, quand nous avions vingt ans, Soupault, Breton, Eluard et moi, toute la pureté pour nous du monde ». (« Un soleil noir s'est couché à Solesmes », in *les Lettres françaises*, 23 juin 1960, repris dans *Pierre Reverdy, 1889-1960*, Mercure de France, 1962, pp. 125-128.)

lettre 10. — 16 juin 1918

— L'adresse de Breton à Pantin (Seine) est 70, route d'Aubervilliers. L'enveloppe de la présente lettre porte l'adresse suivante : « Monsieur André Breton. Étudiant en médecine. Infirmier au 81^{ème} rég. d'Art^{ie} lourde, 64^{me} Batt^{ie}. Moret. Sne & Mne. »

lettre 11. — 27 juin 1918

— Par « fenêtres », il faut sans doute comprendre ce que d'autres critiques ont appelé « marges » ou « créneaux », c'est-à-dire les blancs ou espacements destinés à remplacer la ponctuation dans le poème. Reverdy était très désireux de sauvegarder son originalité sur ce point : il avait déjà répondu aux remarques de Charles-Henri Hirsch, du *Mercure de France* (voir « Vérités nouvelles », dans *Nord-Sud*, n° 3, 15 mai 1917, p. 15).

— *Les Écrits nouveaux* (Paris, Émile-Paul, novembre 1917 - décembre 1922) publieront en juillet 1918 un poème (mallarméen) d'A. Breton intitulé « D'Or vert » (p. 182) et, par la suite, « Étude pour un portrait » (octobre-novembre-décembre, pp. 331-333) et « Alfred Jarry » (janvier 1919, pp. 17-27). Reverdy y fera paraître plusieurs poèmes : « *la Conversion* » (juin 1921, pp. 27-35), « Temps sec », « le Sang plus clair », « les Tours uniques de l'esprit », « Paysage à bêtes » (décembre 1922, pp. 17-20).

— *Les Marges*, qu'avait fondées Eugène Montfort, cet ancien du Naturisme, n'avaient rien pour séduire le promoteur du Cubisme.

lettre 12. — 4 juillet 1918

— Le poème de Breton, « Forêt Noire », sera publié dans le numéro 16 de *Nord-Sud* (octobre 1918, p. 3) ; il est précédé, sur la même page, d'une « Note » signée Pierre Reverdy.

— Dans une lettre datée du 24 mars 1918, Apollinaire avait demandé comme un « service » à Breton de rédiger sur lui « un assez long article » : « ... je ne connais personne qui puisse aussi bien parler de ce que j'ai fait que vous » (cité par H. Pastoureau, *op. cit.*, p. 160, note 3). L'étude parut dans *l'Éventail*, le 15 octobre 1918 (n° 10, pp. 379-394). Elle sera reprise par l'auteur dans *les Pas perdus*, et antidatée pour l'occasion (Gallimard, 1924, pp. 25-45). Sur cette question, voir Marguerite Bonnet, « Aux sources du surréalisme : place d'Apollinaire », in *Revue des lettres modernes*, n° 104-107, 1964 (4), pp. 40 et sq.

Les sentiments de Reverdy à l'encontre d'Apollinaire ont tourné à l'aigre vers cette époque. Breton n'a pas manqué de s'en rendre compte. Il se serait arrangé pour confirmer, aux yeux de son correspondant, le « déclin d'un astre trop prétentieux ».

— Reverdy écrivait, dans le second numéro de *Nord-Sud* (avril 1917) : « ... nous ne sommes rien moins que futuristes ».

— L'époque post-symboliste avait mis Walt Whitman au pinacle. Pour Reverdy, il ne représentait « exactement rien ». Cf. M. Manoll, « Pierre Reverdy ou l'impalpable réalité », in *Pierre Reverdy*, P. Seghers, 1951, p. 42.

— A. Breton s'apprête à publier *Mont de Piété* (1919, Au sans pareil).

— L'article d'Aragon, « Note sur les Ardoises du toit », a paru dans *Sic* en mai 1918 (n° 29). La phrase que Reverdy veut retoucher, au moins pour un mot, est celle-ci : « Des mains y [dans les « tableaux ... d'ombres »] font des signes noirs : mais le poète ne sait que les noter, et rester pur. »

lettre 13. — 23 août 1918

— Selon G. Severini, la revue *Nord-Sud* était soutenue financièrement par Halvorsen, un Norvégien ami de Reverdy. Voir « Souvenirs sur Reverdy », in *Pierre Reverdy, 1889-1960, op. cit.*, pp. 293-297.

— À propos de l'article sur le lyrisme demandé à Breton, voir *supra*, lettre 8.

lettre 14. — 18 [?] septembre 1918

— Emma Stojkovic, une des premières à étudier l'œuvre du poète, a bien vu que Reverdy « éprouvait comme une malédiction » sa « sensibilité » ; pourtant, « cette amertume profonde qui rongait son être et qui donne à sa poésie cette saveur inimitable d'ombre et de cendre, n'était que le contre-coup d'un amour passionné, exclusif de la vie » (« En marge d'une correspondance », in *Pierre Reverdy, 1889-1960, op. cit.*, pp. 84-96).

lettre 16. — 30 septembre 1918

— Quittant Narbonne, Reverdy arrive à Paris en octobre 1910. Il trouve un emploi de correcteur, rue Falguière, dans une imprimerie de journaux ; il y travaille le soir. À partir de novembre 1912, il est secrétaire d'Adolphe Brisson, le rédacteur en chef des *Annales politiques et littéraires*. En janvier 1913, il revient rue Falguière. Cf. M. Saillet, « Chronique du Voleur de talan », in P. Reverdy, *le Voleur de talan*, Flammarion, 1967, pp. 157-181.

Fin 1918, Reverdy compte trouver bientôt un « journal du jour » (cf. lettre (19)). Sans doute s'agit-il de *l'Intransigeant*, où il serait entré par l'entremise de Fernand Divoire, au témoignage de Stanislas Fumet : « Reverdy se présenta un beau matin à l'atelier de composition, rue du Croissant... » (cf. « Histoire d'une amitié », in *Pierre Reverdy, 1889-1960, op. cit.*, p. 318).

— C'est au Val-de-Grâce, l'hôpital militaire de la rue Saint-Jacques, qu'Aragon et Breton s'étaient rencontrés en 1917. Ils y suivaient les cours imposés aux médecins auxiliaires. Cf. le récit d'Aragon dans *Aragon parle avec Dominique Arban*, Seghers, 1968, pp. 28-29.

— À propos de l'article de Breton paru dans *l'Éventail*, voir *supra*, lettre 12.

lettre 17. — 9 octobre 1918

— Les séances organisées par *Art et Action*, la compagnie de Louise Lara et d'Édouard Autant, constituaient autant d'événements pour l'avant-garde littéraire et artistique. Cf. Adrienne Monnier, *Rue de l'Odéon, op. cit.*, pp. 69-70 : « C'était l'époque (1917) où *Art et Action*, *Lyre et Palette* et nos modestes séances dispensaient à peu près toutes les munitions intellectuelles de la capitale. »

lettre 19. — 21 novembre 1918

— À propos du nouvel emploi dans un journal du jour, voir *supra*, lettre 16.

lettre 22. — 25 janvier 1919

— A. Breton publie le poème « Décembre » dans *l'Éventail* (n° 10, 15 octobre 1918, n. p.). Au même sommaire, des poèmes de Max Jacob, André Salmon, Philippe Soupault, Louis Aragon, Pierre Reverdy, etc. On comprend que Breton ait insisté afin que son nom voisine avec celui de Reverdy ; il avait déjà obtenu la même faveur pour son poème « Forêt Noire » dans *Nord-Sud* (voir *supra*, lettre 12).

— La « conférence » sur Reverdy aura lieu le 15 mars 1919 à la galerie *l'Effort moderne* chez Léonce Rosenberg, quelques jours avant le lancement de *Littérature*.

— Philippe Soupault était le seul du trio à posséder un exemplaire des *Chants de Maldoror* ; Aragon et Breton, avant de le rencontrer en 1917, ne connaissaient que « le *Premier Chant de Maldoror*, paru en 1913 dans *Vers et Prose*, la revue de Paul Fort, qu'on trouvait sur les quais » (*Aragon parle avec Dominique Arban, op. cit.*, p. 30).

— « Bemomerd » ! Par ce nom injurieux et scatologique, Reverdy désigne Paul Dermée, son ancien collaborateur de *Nord-Sud*. Pour en être assuré, il suffit de lire la « Réponse en forme de lettre » intitulée « Mon voisin s'ennuie » que Reverdy obtint de faire publier dans la vaillante *Revue de l'époque* (n° 7, mai 1920, p. 343), après avoir envoyé ce mot à son directeur : « Cher Monsieur, Laissez-moi croire que vous me permettrez de prendre au collet un si dégoûtant individu, pillleur de lettres, arriviste effréné et sans scrupule, capable au bout de quelque temps de dégoûter les dadas eux-mêmes, qui l'ont accueilli à force de bassesses. Et croyez à ma profonde gratitude pour cet acte de justice. P. Reverdy » (inédit obligeamment prêté par Mme Marcello-Fabri). Dans « Mon voisin s'ennuie », les jeux de mots sont de la même veine : « ... M. Merd, pardon M. Derme. » Bien que la leçon « Bemomerd » soit assez claire, on pourrait encore lire « Dermomerd », « Dermemerd » ou « Dermmerd ».

Breton partage l'acrimonie de Reverdy à l'égard de Dermée. À la date du 4 avril 1919, il écrit à Tzara : « Il est une catégorie de gens que je ne puis voir : ce sont ceux qu'en souvenir de Jarry j'appelle dans l'intimité des « palotins ». Tels sont Cocteau, Birot, Dermée » (voir M. Sanouillet, *Dada à Paris, op. cit.*, p. 443).

lettre 24. — 20 février 1919

— La déception de Reverdy est vive. Breton n'a pas écrit en sa faveur l'article qu'il espérait, et il pourrait ne pas lire ses poèmes lors de la matinée chez Rosenberg (alors qu'il prêterait sa voix lors d'une séance organisée en l'honneur de Valéry par Adrienne Monnier, le samedi 12 avril 1919). Reverdy se souvient encore d'une défection antérieure, à l'époque de *Nord-Sud* (cf. lettres 6, 8 et 13) ... On trouvera à la Bibliothèque Jacques Doucet, sous la cote 7.206-15, un manuscrit d'Aragon intitulé : « Matinée Reverdy chez Léonce Rosenberg » (cité par M. Sanouillet, *op. cit.*, p. 86, note 4).

— Reverdy oppose malicieusement Cocteau à Breton. Quant aux « dessins » que Gide aurait fixés au mur et que Reverdy, pour sa part,

regrette d'avoir publiés (*Nord-Sud*, n° 13, mars 1918, pp. 5 et 14), sans doute l'allusion s'éclaire-t-elle à la lumière de la fameuse lettre ouverte adressée par Cocteau en riposte à Gide : « Vous vous êtes même rendu acquéreur d'une toile de Georges Braque. Lorsque je vous demandai ce qu'elle représentait, vous me répondîtes avec impatience que vous ne saviez pas, et que, du reste, cela vous était égal » (« Réponse à André Gide », in *les Écrits nouveaux*, juin-juillet 1919, n° 18 et 19, p. 158).

lettre 25. — 22 février 1919

— Aragon a rappelé les causes du divorce entre Reverdy et les futurs surréalistes (Reverdy a cru à tort se faire des disciples) : « Nous, c'est-à-dire Breton, Soupault et moi..., nous nous étions acharnés à la veille de 1920 à passer de la poésie reconnue telle à une poésie non reconnaissable, et cela d'une façon systématique. [...] Aussi un homme comme Reverdy, pour qui nous avions tous une fort grande admiration, se fâchait-il avec nous à cause de cela même, à cause du rejet de ce que l'on appelait alors la « poésie cubiste », à juste titre considérée comme la sienne » (*Aragon parle avec Dominique Arban, op. cit.*, p. 75).

— L'incompatibilité entre Valéry et Reverdy est absolue. Sans nommer Valéry, Philippe Soupault a opposé les deux hommes dans « l'Époque Nord-Sud », in *Pierre Reverdy, 1889-1960, op. cit.*, p. 308 : « Je ne puis m'empêcher de comparer l'attitude de Pierre Reverdy à celle de l'homme qui se disait poète et qui allait tristement échouer dans le fauteuil d'Anatole France à l'Académie française... »

— Reverdy avait proposé le titre de *Carte blanche* pour la revue de Breton.

— La déclaration à propos de *l'Art* est à rapprocher de cette confiance de Breton à Tzara : « Tuer l'art est ce qui me paraît aussi le plus urgent, mais nous ne pouvons guère opérer en plein jour » (Lettre du 4 avril 1919, reproduite par M. Sanouillet, *op. cit.*, p. 443).

— Une lecture du *Cap de Bonne-Espérance* par son auteur avait eu lieu, en ce mois de février, chez Adrienne Monnier, en présence de Gide, de Breton et de Soupault, entre autres. La librairie a laissé de l'événement un récit pittoresque : « Et Cocteau lisait à merveille, avec sa fameuse voix métallique... » (cf. *Rue de l'Odéon, op. cit.*, pp. 104-108).

— La polémique Reverdy-Huidobro a été évoquée par Juan Jacobo Bajarlía (« la Polémique Reverdy-Huidobro ») et Guillermo de Torre (« Autour du Créationnisme ») dans les numéros 46 et 51 respectivement du *Courrier du Centre international d'études poétiques* (Bruxelles).

lettre 26. — 9 avril 1919

— *L'Imperméable*, premier essai romanesque de l'auteur, fut d'abord lu, dans sa première version, lors du « Récital Reverdy » à « Lyre et Palette », au début de 1917. Il fut ensuite publié dans *Sic*, livraisons de février-mars à juin 1919 (numéros 40-41 à 47-48). Il figure dans *la Peau de l'homme*, Gallimard, N.R.F., pp. 133-175.

lettre 31. — 23 octobre 192[4]

— Reverdy a reçu le *Manifeste du surréalisme*, publié quelques jours plus tôt. Il commente ce passage où Breton le cite : « Il est faux, selon moi, de prétendre que « l'esprit a saisi les rapports » des deux réalités en présence » (éd. Jean-Jacques Pauvert, 1962, p. 52).

lettre 32.

— Les poèmes de Jacques Baron paraissent dans la seconde série de *Littérature* (mars 1922 - juin 1924). Cf. Jacques Baron, « *l'An I du surréalisme* » suivi de « *l'An dernier* », Denoël, 1969, 319 p.

[Texte présenté et annoté par Léon Somville]

Université Laval